

costumes moins fantaisistes des opératives indigènes. Cependant la chose s'explique tout naturellement.

Lors de l'exhibition de 1851, les expositions étrangères avaient eu foi dans la réputation d'aptitude, d'intelligence et de célérité faite aux ouvriers anglais. Ils éprouvèrent de rudes mécomptes, n'obtinrent qu'incomplètement ce qu'ils demandaient et payèrent un prix excessif pour des travaux de mauvais goût. Instruits par ce précédent, ils ont confié cette fois à des contractants et entrepreneurs de Paris les travaux d'arrangement et d'installation, s'assurant ainsi à l'avance d'une exécution fidèle de leur programme, et d'un prix déterminé par un devis préalable. Mais il est arrivé que les entrepreneurs de la localité se trouvant frustrés dans leurs espérances, ont fait entendre des plaintes que le *Times* s'est chargé de rendre publiques.

La commission française n'a soufflé mot de celle de Belgique à imité cette réserve; mais le chevalier de Schwarz, commissaire pour l'Autriche, a pris à partie le journal de la Cité, et lui a répondu très nettement dès le lendemain. Passant très légèrement et pour ne point blesser l'amour propre national, sur l'infériorité de l'ouvrier anglais dans le domaine du goût et sur l'élevation des salaires; il a représenté les obstacles que présentaient aux commissaires et exposants étrangers la différence dans le mode de travail de chaque peuple, puis les difficultés qui résultent des idiomes particuliers. Pour faire vite et bien, chaque catégorie d'exposants devait, autant que possible, se munir d'un personnel spécial, capable de comprendre et d'exécuter avec une parfaite intelligence. D'ailleurs l'exposition internationale n'a pas seulement pour but d'établir aux yeux des manufacturiers les conditions différentes de chaque mode de fabrication; il convient encore qu'un certain nombre d'ouvriers appelés sur les lieux par les commissions étrangères puissent faire leur profit de ce prodigieux assemblage des plus beaux spécimens de l'industrie humaine.

Cette thèse soutenue avec autant de bon sens que de raison par le commissaire autrichien a clos le débat. Ajoutons encore qu'entrepreneurs et ouvriers français, allemands et belges ne s'en sont nullement préoccupés, et qu'ils continuent à remplir le bâtiment de l'Exposition de leurs lazzi, de leurs chansons et de leur fleuveuse activité au grand ébahissement de leurs confrères d'Angleterre, toujours calmes, méthodiques et silencieux dans le travail.

Il est arrivé hier des nouvelles fort inquiétantes de la Chine. Shanghai, le plus peuplé, le plus riche et le plus actif des cinq ports où les Européens ont un libre accès, Shanghai dont les transactions s'élevaient chaque année, importations et exportations comprises à 700 millions de fr., se trouve investi en ce moment par une armée de 100,000 Taipings. C'est cette même armée qui en janvier dernier s'est emparée de Ningpo, l'a détruite de fond en comble et en a massacré les habitants. Ningpo était le cinquième port, et si l'on admettait que le même sort fût réservé à Shanghai, le commerce européen n'aurait plus que trois places du littoral chinois pour opérer ses transactions avec l'intérieur de l'Empire.

Cependant, on conserve l'espoir de sauver Shanghai. La population anglaise, française, américaine et allemande de cette ville s'élève à près de trois mille individus. Bien armés et exercés depuis un mois, ils peuvent offrir une vigoureuse résistance aux bandes indisciplinées et mal armées des Taipings. Les navires de guerre qui croisent dans ces parages ont fourni leur contingent d'hommes et d'artillerie; des retranchements ont été élevés aux bords de la place, et les Chinois y ont travaillé avec une énergie très explicable par la frayeur que les rebelles leur inspirent. C'est malheureusement le seul concours qu'il soit permis aux Européens d'espérer de cette population abâtardie et démoralisée.

sa physionomie une expression touchante.

— Rentrons; allons trouver notre mère. — Non; pourquoi l'effrayer? d'ailleurs, je suis beaucoup mieux.

— Est-ce bien vrai, cela? — Son regard inquiet cherchait celui de sa sœur; elle n'y lut que la tendresse et la sérénité qu'elle y rencontrait d'habitude.

— Si vrai que j'ai déjà la force de gronder, et je commence.

— Gronder? pourquoi donc? — Tu n'as point confiance en moi. Tu ne m'as jamais dit un mot de ton amour.

— Hélas! murmura Clotilde, j'avais résolu de n'en parler à personne.

— Parce que?... — Parce qu'Albert ne m'aime point. — Elise tressaillit; puis, reprimant son émotion, elle demanda vivement:

— Qu'est-ce qui te dit cela? — Des mièges choses qu'il serait trop long d'énumérer.

— Et elle était en sanglots. — A l'ouïe de Clotilde, reprit sa sœur d'un ton ardent, pas de folles imaginations; je suis convaincue, moi, que M. Albert t'aime beaucoup; quand il cause avec toi, il semble si heureux; il sourit dès qu'il te voit par là; il a, quand vous plaisantez ensemble, de si piquantes saillies! Ta présence lui donne de l'esprit.

— Et la tiens-tu en ôte. Es-tu là, il te contemple dans une sorte d'extase, il t'écoute avec ravissement, et il ne trouve plus rien à dire. Je suis sûre que c'est toi qu'il aime. — Moi? — Un éclair s'alluma dans l'œil d'Elise, mais pour s'éteindre aussitôt; elle arêta sur sa sœur un regard de compassion.

— C'est que tu es si belle, mon Elise!

Pologne.

Les correspondances de Varsovie nous donnent de longs détails sur les traitements affreux dont a été l'objet un Polonais, A. Zamojski, dont nous avons précédemment annoncé l'arrestation et chez lequel la police a découvert les presses d'un journal clandestin.

L'interrogatoire de Zamojski a eu lieu devant la commission d'enquête, composée de cinq Russes. Les deux juges d'instruction, MM. Skowrowski et Dombrowski, qui siègent d'habitude, ont été exclus cette fois. M. Zamojski a été torturé pendant plusieurs jours consécutifs. A diverses reprises, les commissaires du gouvernement l'ont fait déshabiller et battre de verges jusqu'à ce que le sang ait coulé. Le corps de ce malheureux a été littéralement écharpé par les bourreaux.

Ne pouvant obtenir des aveux par ces procédés barbares, le gouverneur-général de Varsovie Kryjanowski s'est décidé à renoncer à ce cruel moyen d'enquête. Depuis le commencement du régime exceptionnel, c'est la première fois que la police a recouru à ces procédés cruels d'un autre siècle.

Mexique.

D'après ce qui se dit, les troupes françaises occuperont Tehuacan, les Anglais Cordova, et les Espagnols Orizaba. Le mouvement vers ces trois villes commencera dans un jour ou deux. Quant à la garnison de Vera-Cruz, elle sera fournie par les équipages des escadres de la manière suivante:

Les Espagnols tiendront la partie nord de la ville et le château de la Concepcion; les Anglais la partie sud et le château de San-Yago; le fort de San-Juan-d'Ulloa sera occupé par des détachements pris alternativement dans chacune des trois escadres et qui se relèveront de semaine en semaine.

CHRONIQUE LOCALE ET DÉPARTEMENTALE.

L'administration du chemin de fer du Nord a présenté au commencement de cette année, à l'autorisation ministérielle, un nouveau tarif général pour les transports à grande vitesse. On dit que ce tarif sera homologué dans la première quinzaine d'avril, et qu'une réduction a été proposée sur un très grand nombre d'articles.

On annonce l'arrestation d'un nommé Jacques Ghissens, que l'on croit être l'auteur de l'assassinat commis à Roncq. Cet homme a été, dit-on, arrêté près d'Ingelmunster, par la gendarmerie belge, et vient d'être écroué à la prison de Courtrai.

Jacques Ghissens est âgé de quarante ans; il a été expulsé de France l'année dernière, après une condamnation pour vol.

Les gendarmes belges ont dû employer les moyens les plus violents pour opérer cette arrestation.

C'est aujourd'hui que M. Mirès doit arriver à Douai.

Ses défenseurs, M^s de Seze et Nauquier, n'arriveront que le vendredi 28.

On assure que le procès Mirès sera appelé en audience la semaine prochaine et qu'il n'y aura pas de remise.

TOURCOING. — Un fait regrettable, et qui est sans doute le résultat d'un instant d'aliénation mentale, s'est passé dimanche dernier, pendant la messe de onze heures et demie, à l'église St-Christophe.

Un individu, après avoir entendu le sermon, voulut prêcher à son tour; il monta sur une chaise et commença un

discours que le suisse et le bedeau eurent assez de peine à interrompre.

On réussit enfin à faire sortir l'improvisateur et on eut punira sans doute de façon à lui faire renoncer à l'art oratoire, pour lequel il se sent probablement une vocation prononcée.

Le succès obtenu par les jeunes artistes Juliette et Julia Delepierre a dépassé toutes les prévisions. A Roubaix comme à Lille, les acclamations des auditeurs ont témoigné de l'enthousiasme qu'a fait naître le remarquable talent des deux sœurs.

Voici, au sujet du concert qui a eu lieu dimanche, les renseignements que l'on veut bien nous communiquer:

« La Société Chorale de Roubaix a donné à son tour, dimanche dernier, un concert au bénéfice des pauvres, auquel la Grande-Harmonie a prêté son concours avec empressement. Cette réunion musicale offrait un attrait tout particulier par la présence de deux petites merveilles, M^{lles} Juliette et Julia Delepierre, les charmantes violonistes, dont l'éloge a été unanimement consacré dans tous les journaux de Lille de ces jours derniers. L'audition de ces deux virtuoses en miniature ayant été l'événement de la soirée, c'est d'elles que nous avons d'abord à nous occuper et nous commencerons par leur rendre un hommage de gratitude pour la générosité avec laquelle elles ont consenti à venir, en refusant toute espèce de rétribution, prendre part à une bonne œuvre en faveur de nos ouvriers sans travail.

Maintenant notre embarras est grand pour trouver de nouvelles formules d'étonnement et d'admiration en présence d'un résultat si extraordinaire, où l'on voit, en quelque sorte, une culture à la vapeur, faire naître le talent, comme poussent les champignons. Il y a, toutefois, une grande différence à faire entre ces demoiselles. (car on ne doit plus les appeler des enfants) et cette foule de petits prodiges qu'on a déjà vu briller quelques jours et retomber ensuite dans l'obscurité pour n'en plus sortir. Il y a déjà deux ans et demi que M^{lles} Juliette et Julia Delepierre, en donnant des concerts et ses succès grandissent beaucoup plus vite que sa taille, par la raison qu'elle ne possède pas seulement le mécanisme de l'art qui s'apprend à la longue, mais qu'elle y joint le sens musical dans son expression la plus élevée. Les deux morceaux qu'elle a joués: *Le Carnaval de Venise* et *les Souvenirs de Bellini* ont montré son talent et son âme sous les deux aspects. Dans l'un, des difficultés sans nombre, une rapidité extraordinaire à parcourir le manche de son violon, des sons harmoniques d'une justesse parfaite, des gammes descendantes à la pointe de l'archet, des sauts périlleux du bas de la 4^e corde à l'extrémité de la chanterelle, enfin, tout le système mis en vogue par Paganini; dans l'autre, les divines mélodies de Bellini rendues dans une langue céleste qui n'a pas besoin de paroles pour être comprise. Les âmes les moins habituées à ces délicatesses du sentiment, à ces élans de la passion, à ces soupirs de la douleur étaient émues et ravies.

M^{lle} Julia a dignement secondé sa sœur dans le *Carnaval de Venise*. Elle n'a pas encore atteint le même degré de perfection; mais elle marche sur ses traces; elle ne l'imité pas; mais elle est animée du même esprit et l'on a, peut-être, plus de plaisir encore à voir l'agilité de ses petits doigts, la vigueur de son petit bras. On n'a jamais vu ni entendu et, nous osons le dire, on n'entendra ni ne verra jamais rien de pareil à ces deux sœurs; aussi le concert qu'elles annoncent pour demain jeudi est-il assuré de réunir toute la société de dimanche et un grand nombre de personnes qui n'ont pu assister à cette première audition.

Nous devons remercier M^{lle} Irma Dufosse pour le plaisir qu'on a éprouvé à

entendre sa voix fraîche et pure, guidée par une excellente méthode, interpréter sans effort et avec goût le charmant air de la *Rose de Péronne* et deux autres morceaux dont les titres nous échappent. Cette gracieuse cantatrice avait mis spontanément son talent à la disposition des organisateurs du concert, et on doit l'en remercier doublement.

MM. Corcket, Uyttenhové et Dujardin ont recueilli des applaudissements bien mérités. A eux aussi nos félicitations.

Enfin, la Grande-Harmonie, dans l'ouverture des *Chaperons blancs*, la Société chorale, dans les *Batteurs de blé* et la *Saint-Hubert*, MM. Heinvevetter et Vandeputte en jouant un fort beau duo pour piston et trombone ont droit aussi à leur part d'éloges et nous nous plaisons à le constater.

CHEMIN DE FER DU NORD.

Avis au public.

MM. les voyageurs sont prévenus que des modifications seront apportées aux itinéraires des trains de voyageurs à partir du 1^{er} avril 1862; quelques trains partiront plus tôt que dans le service actuel.

MM. les chefs de station fourniront au public tous les renseignements qui seront demandés.

CAISSE D'ÉPARGNE DE ROUBAIX.

Bulletin de la séance du 23 mars 1862.

Sommes versées par 57 déposants, dont 18 nouveaux. fr. 7,223

72 demandes en remboursement. fr. 7,289 32

Les opérations du mois de mars sont suivies par MM. Requillart-Désaint et Alfred Motte, directeurs.

ÉTAT-CIVIL DE ROUBAIX.

Du 18 au 24 mars 1862 inclus.

NAISSANCES.

19 garçons, 25 filles.

MARIAGE.

Du 24 mars. — Entre Jules-Louis-Joseph Lesage, ouvrier charbonnier, et Alphonsine Carlier, soigneuse.

DÉCÈS.

Du 18 mars. — Rose Bruneloo, 36 ans, ménagère, épouse de Ferdinand Swaenepael, rue Saint-Antoine. — Adolphe Rosier, 34 ans, tisserand, veuf de Lucie Dufermoat, Hôpital.

Du 19. — Denis Lehembre, 61 ans, ouvrier apprêteur, époux d'Eulalie Marière, Hôpital. — Henriette-Joseph Tilière, 21 ans, bobineuse, célibataire, chemin de l'Hommelet. — Sophie Williamé, 37 ans, ménagère, épouse de Henri Delebecque, à l'Épéule.

Du 22. — Marie-Félicité Fiévet, 84 ans, sans profession, veuve de Nicolas Delécluse, route de Tourcoing. — François Pluquet, 73 ans, domestique, époux d'Augustine Bernard, rue St-Honoré.

Du 23. — Marthe Siron, 16 ans, journalière, célibataire, à l'Épéule.

Du 24. — Henriette Brulois, 41 ans, journalière, célibataire, à la Basse-Mazure. Plus 9 garçons et 18 filles décédés au-dessous de l'âge de 10 ans.

Pour toute la chronique locale, J. REBOUX.

COURS DE LA BOURSE.

Cours de clôture. le 24 le 25 hausse baisse.
4 1/2 au compt. 97.90 97.85 » » 5
3/4 au compt. 69.75 70.00 » » 25
Banque 3100 3110 10 » »
Oblig. du trés. 460 457,50 » » 2 50

Tribunaux.

Dans une des dernières audiences de la cour d'assises de la Loire-Inférieure, il s'est présenté un incident singulier. Un nommé Tessier était accusé d'assassinat.

Pendant l'audition des témoins, la femme de l'accusé a été entendue à titre de renseignement, en vertu du pouvoir dis-

crétionnaire de M. le président, et sans prêter serment.

La femme Tessier venait de terminer sa déposition, lorsqu'un de MM. les jurés demanda à lui adresser une question. Après avoir formulé sa question, il ajouta:

« Viendrez-vous apporter de la sciure de bois pour étancher le sang, quand la tête de votre mari sera séparée du tronc? »

Ces paroles, dites avec une grande vivacité, ne furent pas bien entendues du témoin et de M. le procureur impérial, qui pria le juré de rejeter.

Celui-ci reprit: « Je trouve immoral de voir une femme charger ainsi son mari dans une affaire aussi grave. »

Alors M. le procureur impérial se leva, et faisant observer combien il était regrettable qu'un juré se livrât à de pareilles manifestations, déclara qu'il ne pensait pas qu'il pût suivre les débats avec tout le calme et l'impartialité qui doivent être apportés par des juges et demanda le renvoi de l'affaire à la prochaine session.

M^r Brillant Laujardière, conseil de l'accusé, s'est joint à M. le procureur impérial pour demander aussi, lui, le renvoi de l'affaire.

M. le président a ordonné alors le renvoi à trois mois, et déclaré la tâche de MM. les jurés terminée.

DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES.

L'Agence Havas nous communique les dépêches télégraphiques suivantes:

Vienne, 22 mars.

La nouvelle d'une demande d'intervention en Grèce, adressée à l'Autriche par le roi de Bavière, est entièrement dénuée de fondement.

Saint-Petersbourg, 23 mars.

Le chancelier de l'empire, M. le comte de Nesselrode, est mort hier soir à huit heures.

Le journal *l'Invalide* dément le bruit de dissolution des régiments de cuirassiers de la garde.

Constantinople, 22 mars.

Le *Journal de Constantinople* annonce que le nouveau plan financier et le budget de l'empire seront publiés dans trois jours.

Le vapeur anglais *Laconia*, venu de Liverpool, a abordé, cette nuit, dans la mer de Marmara, le vapeur russe *Colchide*, parti d'ici pour Salonique, et qui a sombré en dix minutes avec ses marchandises une grande partie de ses passagers, et tout l'équipage composé de 50 personnes.

Le 18, la débacle des glaces du Danube a coulé bas deux navires grecs, jetés à terre deux navires, l'un autrichien et l'autre italien, et fortement endommagé un navire américain et un vapeur.

Les nouvelles officielles de Grèce du 15 disent que l'insurrection de Nauplie est considérée comme terminée; les insurgés ont demandé un armistice. Le gouvernement leur a accordé un armistice de vingt-quatre heures. L'insurrection de Syra est confirmée. — La tranquillité règne dans le royaume. Par suite, le corps ottoman d'observation, qu'on avait annoncé, ne sera pas formé dans la Thessalie méridionale.

Livre turque 167. Consolidés 68.20. — Napoléon d'or 144.10.

Rome, 23 mars.

Hier, M. le marquis de La Valette a eu une audience du pape, et ce matin, il est parti pour Paris, où il est expressément mandé par l'Empereur.

Milan, 23 mars.

On assure qu'une démonstration italienne a eu lieu hier à Vérone. Des feux tricolores auraient été allumés sur divers points de la ville.

On annonce qu'un certain nombre de

reprit Clotilde avec feu. Depuis que nous connaissons Albert, j'envisage tous les jours ton front, ta chevelure, ton regard brillant, ton sourire fier et spirituel, et surtout ton port et ta démarche.

— Courage! achève un portrait idéal de ta sœur; mais n'oublie pas que d'autres ne me voient point avec des yeux si prevenus.

— Je ne dis que la vérité, et j'ai bien remarqué qu'Albert t'admire sans cesse.

— Qu'il admire si bon lui semble; ce n'est pas une raison pour qu'il m'aime.

— Oh! si, car tu es aimable autant que belle; je le répète, je voudrais te ressembler.

— Tu ne songes donc point qu'alors tu ne serais plus la mignonne enfant qui intéresse tout le monde, tu n'aurais plus ces yeux doux comme les myosotis et cette blonde aureole d'ange, pour emprunter le langage d'Albert.

— Il s'est servi de pareilles expressions en parlant de moi? s'écria Clotilde avec une joie naïve.

« Pauvre petite! comme elle l'aime! » pensa Elise. Puis, embrassant Clotilde avec une tendresse passionnée:

« Oui, il a dit ces paroles et bien d'autres encore à ta louange. Console-toi donc, et au lieu de pleurer la nuit, dors et fais de jolies rêves, pour être fraîche demain.

— Il viendra demain? — Très-probablement; s'il a obtenu la position qu'il sollicite, il nous en apportera la nouvelle.

— Triste nouvelle! une position en Espagne! — Que veux-tu? Depuis plus de six mois qu'il a son diplôme d'ingénieur, il n'a rien trouvé à sa convenance en Bel-

— C'est donc bien beau ce qu'on lui offre là-bas, qu'il se décide si facilement à quitter son pays?

— Vas-tu lui en faire un reproche! Un jeune homme qui désire se marier ne doit-il pas songer d'abord à acquérir une position?

— Qui désire se marier, dis-tu? — Voyez donc ce petit air étonné! comme si tu ignorais qu'il a l'intention de ne pas s'expatrier tout seul, si c'est possible!

— Oh! sa femme sera bien heureuse; il a un si noble caractère!

Clotilde accompagna ces mots d'un soupir, mais ses yeux brillèrent d'un vif éclat.

« Ne trouves-tu pas, pourtant, qu'il est un peu égoïste? reprit sa sœur. Il songe à emmener une femme pour embellir son exil; mais il ne demande point comment elle supportera de vivre si loin de son pays et de sa famille.

— Se séparer de ceux qu'on aime, c'est bien triste, en effet; cependant, pour suivre un mari...

— Clotilde s'y résignerait sans trop de peine?

— Que tu es taquine ce soir! Je ne parle pas de moi, je parle en général. Pour un homme qui vous inspire un amour sérieux, aucun sacrifice ne coûte... Mais tu ne comprends point ces choses-là, Elise, toi dont personne n'a jamais touché le cœur.

Elise ne répondit pas, et sa sœur poursuivit, sans voir quelle étrange sourire effleurait ses lèvres:

« Dis, comment se fait-il que toi, dont la main a été demandée si souvent, tu sois arrivée jusqu'à vingt et un ans sans te marier? — Tu me trouves donc bien vieille? Ce

que c'est que d'avoir à peine dix-huit ans! Moi, je suis d'avis que j'aurais grand tort de me presser; je suis si bien auprès de ma mère et de toi!

— Pourtant, s'il s'agissait d'un jeune homme aimable et distingué...

— Comme M. Albert, par exemple? — Oui, s'il s'agissait de M. Albert lui-même?

— Folle! pourquoi de pareilles questions, puisqu'il est plus que probable que M. Dubreuil ne demandera jamais ma main?

— Enfin, en supposant qu'il la demandât, la lui refuserais-tu aussi?

Clotilde fit cette question d'une voix tremblante, fixa un moment sur sa sœur un regard anxieux, puis baissa vivement ses longues paupières. Son émotion l'empêcha de s'apercevoir qu'il se passait en Elise quelque chose d'extraordinaire, qu'elle rougissait et palissait tour à tour, que ses yeux se voilaient de larmes, et qu'elle s'efforçait en vain de sourire.

« Eh bien! tu ne me réponds pas? demanda enfin Clotilde.

— Moi, je réfléchissais à la bizarrerie de ces idées. Pourquoi te torturer l'esprit de ces conjectures inutiles? Tu te crées des soucis qui te rendront malade; ta santé réclame des ménagements. Je crois même que nous sommes restées trop longtemps ici; l'air devient frais et je sens des frissons.

Elle se leva, passa sous le sien le bras de Clotilde, et lui dit, en gagnant la maison d'un pas rapide:

« Courage, amie! Albert t'aime déjà ou t'aimera bientôt, et ce n'est pas ta sœur qui deviendra jamais ta rivale.

— Oh! merci, mon Elise; merci de me rendre de l'espoir! Sans toi, je serais bien malheureuse. »

Un quart d'heure après, les deux sœurs, après avoir souhaité le bonsoir à leur mère, se retirèrent dans leurs chambres contiguës. Clotilde s'endormit bientôt du plus paisible sommeil, bercée par des rêves qui lui montraient Albert à ses côtés et un ange les bénissant et souriant à leur bonheur. Cet ange avait les traits d'Elise.

Clotilde portait à sa sœur cette tendresse à la fois confiante et pleine de déférence que nous éprouvons pour des personnes à peu près de notre âge, dont nous reconnaissons la supériorité de jugement. Elle avait besoin de lui dire tout, de lui demander conseil en tout, et c'était auprès d'elle qu'elle cherchait des consolations et du courage dans ses moindres chagrins. D'une santé délicate et d'un caractère faible, elle s'était vue, dès son enfance, entourée sans cesse des soins d'Elise et de M^r Harbelin.

Leur dévouement prevenait tous ses desirs, et elle les laissait en toute occasion agir et en quelque sorte penser pour elle. Aussi était-elle incapable de prendre d'elle-même une résolution; dans les plus légères contrariétés, elle pleurait et se désolait comme s'il se fut agi de choses sérieuses, et ne trouvait jamais de remède au mal. Mais qu'Elise vint lui en montrer un, elle se plaisait avec douceur, elle sechaissait ses larmes et riait la première de son enfantillage.

Elle était donc tranquille ce soir, car sa sœur lui avait fait espérer l'amour d'Albert, et la clairvoyante Elise ne pouvait se tromper.

LA VICOMTESSE DE LERCHY.

(La suite au prochain numéro.)